

Plaisir d'Amour...

16° Y²
6016
(10)

SE

15 FR.

COLLECTION BIMENSUELLE

Le Cœur et ses Secrets



Plaisir d'amour...

Jean d'Yvelise



Éditions Parvillée, Paris, 1947

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026



TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- I. — [LE PASSANT](#)
- II. — [IVRESSE D'UN SOIR](#)
- III. — [LA CONFESSION](#)
- IV. — [COUP DE THÉÂTRE](#)
- V. — [LES DEUX FRÈRES](#)
- VI. — [LE SACRIFICE](#)
- VII. — [AMOUR...](#)
[ÉPILOGUE](#)

PLAISIR D'AMOUR...

de Jean d'YVELISE

I. — LE PASSANT

Ah ! qu'elle était austère et ennuyeuse, la petite ville ! C'étaient toujours les mêmes promenades sur le mail, le dimanche, les rencontres des mêmes gens, les papotages toujours pareils, les rares sorties dans la campagne dont on connaissait les moindres coins, et parfois le cinéma ou les réceptions sans joies pour des veillées qui étaient presque funèbres.

Si M^{lle} Blanche Nollet, qui venait d'atteindre la trentaine, paraissait s'accommoder de cette vie sans relief, sa filleule, Annie, au contraire, la supportait fort mal et, comme la chèvre de ce bon monsieur Seguin, éprouvait la folle envie de partir pour la montagne, une montagne qui, en réalité, dans son esprit, était la grand-ville : Lyon, Marseille, ou Paris même. Elle avait dix-huit ans, Annie, et, sous l'incessant frémissement de ses jeunes sens, sa tête était parfois un peu folle.

Mais il y avait la marraine, cette sage Blanche, qui demeurait esclave de la bienséance, des conventions, des préjugés, et qu'il fallait suivre, copier, à qui il fallait obéir. Le père et la mère d'Annie, grièvement blessés dans un accident d'auto, n'avaient pas survécu à leurs blessures et Blanche leur avait promis, à leur lit de mort, d'élever leur enfant, et de l'élever dans le bien. Elle était la jeune tante et la marraine, elle remplaçait les parents : son autorité lui venait d'un affreux malheur.

Peut-être, parce qu'elle était très jolie et bien faite, se serait-elle mariée si elle n'avait pas eu charge d'âme. Des jeunes gens de la ville, qui constituaient ce qu'on a accoutumé de nommer « un bon parti », lui avaient fait des déclarations. Blanche avait pensé qu'elle pourrait avoir des enfants et que, si son affection pour Annie serait restée ce qu'elle était, son mari aurait pu, à la longue, considérer Annie comme une charge. Mais si elle avait fait, sereinement, le sacrifice de son bonheur, elle ne pouvait point, certains jours, se défendre d'une amertume qu'elle gardait secrète.

Parfois, Annie lui avait demandé, sous des formes diverses, si elle ne songeait pas à se marier. Toujours elle avait répondu :

— Je suis heureuse avec toi ; ta présence me suffit,

Elle eut un petit choc au cœur le jour où Annie remarqua :

— Mais lorsque je me marierai, moi, tu seras seule...

Ingratitude de la jeunesse dont Blanche souffrit. Cependant, l'espiègle enfant s'était vite reprise :

— Oh ! tu sais, je n'épouserai qu'un homme qui voudra bien que tu vives avec nous.

Mais le coup était porté. Un jour, tôt ou tard, Annie s'envolerait, et ce serait l'affreuse solitude. Le sacrifice n'aboutirait qu'à cela !

Bah ! À chaque jour suffit sa peine, et l'avenir, nul ne le connaît bien, jamais.

Pour l'instant, Blanche et Annie vivaient sans trop de Soucis matériels, car Étienne Nollet avait laissé assez d'argent pour qu'elles n'eussent pas à travailler à des besognes mercenaires.

Les jours, les mois passaient dans une monotonie qui les affadissait et Annie se demandait amèrement si sa vie serait toujours tissée des mêmes heures grises quand, un soir, un grand événement se produisit. De petites affiches placardées à la porte de la mairie firent savoir à la population que des manœuvres devaient prochainement avoir lieu dans la région et que les officiers seraient, pendant trois jours, logés chez l'habitant.

Les vieilles traditions de l'armée reprenaient, qu'on avait crues abolies par la guerre.

Lorsque M^{lle} Bonnin vint apporter la nouvelle à ses amies, les demoiselles Nollet, la marraine et la filleule éprouvèrent un grand émoi.

— Ah ! s'écria Banche, pourvu que « ces messieurs » ne me donnent personne !

« Pourvu, songea Annie, qu'on nous charge de loger un bel officier ! »

En quoi elle se montrait plus franche que sa jeune tante, car celle-ci, tout au fond d'elle-même, n'aurait pas été fâchée qu'on désignât sa maison.

Le mot « officier » s'est toujours entouré d'une auréole, même quand les rutilants uniformes d'autrefois ont été remplacés par des tenues sans apparat.

— Vous savez, dit M^{lle} Bonnin, qui était une vieille fille, il faudra bien faire attention, parce que tous ceux qui portent des galons se montrent très entreprenants.

Sans doute n'en avait-elle jamais fait l'expérience, mais elle parlait par oui-dire et, sans doute aussi, avec le souvenir de lectures qu'elle avait faites de ces petits livres populaires dont les héros ont souvent été des officiers.

Elle ne disait pas à quoi il faudrait faire attention, mais Blanche et Annie comprenaient vaguement et elles n'exigèrent pas d'autre explication de leur amie.

Annie demanda seulement :

— Vous croyez qu'on va nous donner un colonel ou un général ?

— Penses-tu ! répondit Blanche. D'abord il y aura sans doute très peu de généraux et de colonels, et s'il en est quelques-uns, ils seront les hôtes des notables de la ville.

Et, montrant son ignorance de la hiérarchie, elle ajouta :

— C'est tout juste si on nous donnera un capitaine ou un adjudant.

— Moi, dit Annie, j'aimerais mieux un capitaine.

Ce qui lui attira les regards sévères de sa tante et de M^{lle} Bonnin.

On était au jeudi et la troupe devait arriver dans la soirée du samedi. Quarante-huit heures durant, l'esprit d'Annie Nollet ne fut plus préoccupé que de l'armée en manœuvre. Elle songeait à un jeune officier paré de

galons d'or et qui aurait, déjà, de belles décorations sur la poitrine. Et elle se rappela, le soir quand elle fut couchée, la recommandation de M^{lle} Bonnin. « Il faudra faire attention. »

Ce fut un régiment d'infanterie qui, clairons et tambours en tête, fit le samedi soir son entrée dans la petite ville.

Trois heures plus tôt, un fourrier était venu annoncer à M^{lle} Nollet qu'elle aurait à loger un lieutenant et ç'avait été dans la vieille maison un grand remue-ménage,

Cependant, tandis que la tante procédait aux derniers préparatifs pour recevoir l'hôte tout de même un peu redouté, Annie avait reçu l'autorisation d'assister au défilé des troupes, et chaque fois qu'un officier à deux galons était passé devant elle elle s'était demandé : « Sera-ce celui-ci ? »

Il y avait une demi-heure qu'elle était rentrée quand on sonna, Annie se précipita pour aller ouvrir mais, aussitôt, la voix de sa marraine la rappela :

— Non, Annie ! Ce ne serait pas convenable.

Ce fut elle qui ouvrit la porte et qui, la première, accueillit l'officier. Celui-ci se présenta :

— Lieutenant Jarlaud. Veuillez m'excuser, madame...

— Mademoiselle Nollet, rectifia Blanche en souriant. Je suis très fière de vous recevoir.

Elle se retourna. Annie l'avait suivie :

— Ma filleule, dit-elle en montrant sa nièce dont le visage était rose d'émotion.

— Mes compliments, mademoiselle, et, une fois encore, toutes mes excuses pour le dérangement qui vous a été imposé.

— Je vais vous montrer votre chambre, dit Blanche. Elle n'aura sans doute pas tout le confort que vous pouvez désirer, mais j'espère que vous n'y serez pas trop mal.

— J'y serai certainement très bien, assura l'officier qui, quelques instants plus tard, s'extasiait sincèrement devant la grâce de son home comme il s'était secrètement extasié devant celle de ses hôtes.

Les rayons du soleil couchant doraient le vieux noyer des meubles, faisaient étinceler les cuivres et avivaient les robes somptueuses des roses que Blanche avait disposées dans un vase de grès flammé.

— Comme je vais être bien, là, dit l'officier. Merci, mademoiselle, pour tout le soin que vous avez pris à me recevoir.

Et il ajouta :

« J'espère que mon ordonnance va bientôt m'apporter ma cantine, ce qui me permettra de me présenter à vous dans une tenue plus convenable. »

Blanche le laissa seul. Alors il s'approcha de la fenêtre et découvrit un amour de petit jardin au fond duquel était une charmille qui cachait à demi un vieux banc de bois. Il pensa :

« Pourquoi donc ne resterons-nous ici que trois jours ? Si j'avais une semaine devant moi... »

Et il sourit aux images de la marraine et de la filleule qui se dessinaient en même temps devant ses yeux.

Quand, une heure plus tard, il redescendit parfaitement rasé et revêtu d'un impeccable uniforme, il remarqua un émoi que ses deux hôtes ne purent dissimuler. Alors il pensa :

« Il ne me faudrait pas trois jours si l'une ou l'autre était seule... »

Pensée impie et bien digne d'un soudard ! Mais que de jeunes hommes, et même parmi les mieux éduqués, se sont ainsi laissés aller à des desseins inavouables devant l'apparition d'une femme à qui ils ont trouvé le moindre attrait.

Car, il faut bien que les jeunes filles le sachent, la nature a toujours pris le pas sur les conventions morales chez les hommes — et c'est pour cela qu'il y a eu tant de trahisons, tant de surprises et tant de drames.

Le lieutenant Jarlaud, cependant, n'était point amoral, et s'il rendait ainsi un hommage brutal à l'impression que la tante et la nièce lui avaient faite, c'est que d'autres femmes avaient eu assez peu de réserve pour lui faire comprendre par une œillade, un sourire, un geste parfois, qu'il était beau garçon, et ne dédaigneraient pas ses hommages.

Combien plus pur avait été l'émoi d'Annie et celui de Blanche ! Elles le gardaient chacune au fond de soi, mais la lumière de leurs regards les

trahissait.

II. — IVRESSE D'UN SOIR

Dans toutes les maisons on fêtait ceux qui y avaient été reçus, et les hommes de troupe, même, cantonnés dans les écoles et les granges, étant comblés par les habitants de la ville qui trouvaient dans leurs celliers et leurs caves de quoi les régaler.

Annie n'Osait point demander à sa marraine qu'elle priât le lieutenant Jarlaud à un repas, et Blanche, qui caressait ce projet, hésitait à le confier à sa filleule. Pourtant elle s'y décida et elle le fit en termes si embarrassés qu'Annie découvrit dans le cœur de trente ans le trouble qui bouleversait le sien.

— Tu as une excellente idée, acquiesça-t-elle, mais cela va t'imposer un gros travail. Eh bien ! je mettrai la main à la pâte, moi aussi, et à nous deux nous allons faire des merveilles.

Lorsque après avoir déjeuné à la popote le lieutenant Jarlaud vint se reposer sous les ombrages du jardin, beaucoup moins pour y goûter la fraîcheur que pour avoir une occasion de faire sa cour à l'une ou l'autre de ses jolies hôteses, il fut surpris et heureux de recevoir l'invitation que Blanche lui adressa.

— J'accepte de grand cœur, mademoiselle, dit-il, mais à la condition que ce sera très frugal et très simple.

— Ce sera si simple, répondit la marraine, que nous aurons à nous faire pardonner.

— Comment ne pardonnerais-je pas quand je serai servi par d'aussi charmantes mains ?

Blanche baissa les yeux et Annie se surprit à s'écrier :

— Oh ! ne vous moquez pas, monsieur ! Nous ne sommes, ma marraine et moi, que de bien modestes servantes !

Le lieutenant Jarlaud sourit en pensant :

« De modestes servantes qui feraient en vérité de délicieuses maîtresses ! »

Il recommanda une fois encore qu'elles ne se dérangeassent pas et s'en fut seul au jardin ; il avait espéré d'y passer quelques instants avec l'une ou l'autre sans qu'il pût dire laquelle des deux il aurait choisie, s'il avait pu choisir. Car si Annie avait l'incomparable attrait de la première jeunesse, la marraine était dans toute la splendeur d'une savoureuse maturité.

Quand il se fut assis sous la charmille, quêtant de ses regards une apparition, il se dit qu'à tout prendre il n'avait pas tellement été bien partagé, car son passage dans cette maison, où il avait la certitude d'être l'hôte de deux vierges également ardentes, ne lui laisserait que l'âpre goût d'un désir insatisfait. Pouvait-il, en effet, songer à forcer l'aventure par un coup d'audace nocturne qui risquerait de provoquer un drame aux redoutables effets ?

Cependant, il ne s'attarda pas à des regrets qui valaient, à tout prendre, mieux que des remords, et quand, le soir venu, il fut invité à s'asseoir à la table où Annie allait servir de succulentes choses, il s'était résigné à ne prendre entre les deux femmes que les plaisirs d'un bon dîner.

Il se disait, au surplus, qu'aussi passionnées qu'elles lui parussent, elles n'auraient point succombé avant d'avoir soutenu un long combat et qu'elles n'étaient, assurément, point de celles qu'un homme peut prendre et quitter selon son gré.

Tout le temps que dura le dîner il prodigua son esprit, qu'il avait léger, conta des aventures de guerre et s'amusa à brûler de ses regards ces pauvres petites provinciales qui devaient vivre, ce soir-là, une aventure qu'elles se rappelleraient longtemps.

Quand le repas en fut à son terme :

— Nous allons, proposa Blanche, vous offrir une tasse de café.

— C'est vraiment trop de gâterie, mademoiselle, et si votre obligeance ne me rendait aussi confus je vous demanderais...

Il s'arrêta.

— Quoi donc, monsieur ?

— Eh bien... Le servir sous la charmille !

— Il est vrai, reconnut Blanche, qu'il fait bien chaud ici.

Elle s'adressa à Annie :

— Veux-tu, ma chérie, faire le service ?

Sur quoi elle se leva et invita son hôte à la suivre. La charmille était à demi éclairée par les rayons de la lampe de la salle à manger que tamisaient les feuillages. Le lieutenant Jarlaud y porta lui-même, malgré les protestations de Blanche, une chaise et un guéridon de fer qu'il disposa devant le banc.

— Nous serons si bien là, dit-il.

Et il prit, dans un élan qui pouvait être de reconnaissance, la main de Blanche qu'il pressa sans qu'elle songeât à la retirer. Alors il la sentit glisser sur la pente des abandons et il s'enhardit à lui donner un baiser qui la fit frissonner de tout son être.

« Si elle était seule, se dit-il, quelle belle nuit je passerais ! »

Cependant, Blanche Nollet s'était rapidement reprise et elle s'excusa de le laisser seul. Elle ne revint qu'avec Annie et l'officier se dit que c'était fini.

Ce ne devait point l'être, mais l'aventure tourna autrement qu'il pouvait le prévoir.

Le lendemain soir, qui était la veille du départ, il vint, un peu avant l'heure du dîner, chercher des cigarettes dans sa chambre et il frappa à la porte de la salle à manger pour saluer, pour dire un mot aimable à ses hôtes. Ce fut Annie qui lui ouvrit.

— Vous étiez à table ? dit-il. Je m'excuse.

— Mais non, monsieur, vous ne m'avez pas le moins du monde dérangée. Je suis seule, ce soir et...

— Seule ? Comment cela ?

— Ma tante vient d'être appelée pour veiller une de ses amies, M^{lle} Bonnin, qui a été subitement frappée d'une attaque. Son état est très grave et je crois bien que ma tante passera la nuit à son chevet.

— C'est, dit le lieutenant Jarlaud, bien regrettable pour M^{lle} Nollet et, surtout, pour la malade. Pour vous aussi un peu, car vous allez sans doute bien vous ennuyer.

Annie se borna à soupirer. Alors il demanda :

— Voulez-vous m'autoriser à venir vous tenir compagnie ?

— Oh ! protesta faiblement la petite fille, je ne voudrais pas vous priver de celle de vos camarades ! Et puis...

— Et puis quoi, mademoiselle Annie ?

— Il est peut-être mal qu'une jeune fille reste seule avec un... un officier.

Le lieutenant Jarlaud partit d'un éclat de rire.

— C'est dans les romans qu'on raconte ça, dit-il. Voulez-vous parier que votre marraine ne verrait aucun inconvénient à ce que nous restions en tête-à-tête si elle était à votre place ?

Il avait pris les mains d'Annie et, la regardant dans le fond des yeux :

— Voyons, que redoutez-vous ?

Les regards d'Annie Nollet brillaient d'une flamme singulière, une flamme où brûlait son jeune désir, de la curiosité, un peu de crainte aussi. Elle se détourna pour répondre :

— Ce que peuvent redouter les jeunes filles.

Candeur mêlée d'un peu de perversion ! S'il avait dit : « Eh bien ! je vous laisserai seule... » elle aurait été déçue à en pleurer. Il proposa :

— Vous m'offrirez une tasse de café, sous la charmille.

Et il l'attira contre lui sans qu'elle fît un geste pour lui résister, En la quittant il annonça qu'il reviendrait très tôt pour qu'elle ne demeurât pas longtemps seule.

Annie ne mangea à peu près pas. Elle éprouvait une sorte de malaise indéfinissable ; elle espérait et redoutait. Les paroles de sa marraine résonnaient encore à ses oreilles : « Lorsque le lieutenant Jarlaud viendra se coucher, ne t'attarde pas avec lui. » Comme elle avait dit cela ! Sa voix avait été pleine d'amertume. En toute autre conjoncture elle serait allée veiller M^{lle} Bonnin avec empressement. Elle était partie comme à une lourde corvée. Parbleu ! Elle qui, à trente ans, n'avait jamais connu l'amour,

elle s'était éprise de ce bel officier, de ce passant, qui avait dû faire tourner la tête à bien des femmes.

Mais était-elle assez femme, elle, Annie, pour qu'elle pût être pour lui autre chose qu'une petite camarade ? S'il allait être un homme... un homme !

Avait-il seulement pris le temps de dîner ? Il arriva très tôt et il faisait encore jour. Annie dit, toute confuse :

— Je n'ai pas encore préparé le café ! mais ce sera vite fait. Voulez-vous vous charger de porter le guéridon sous la charmille ?

Il dit, dans un sourire qui montra ses dents blanches :

— Comme ça va être gentil, nous deux !

Quand elle eut servi le café, il la fit asseoir tout à côté de lui, sur le vieux banc, et il lui prit une main qu'il porta à ses lèvres.

— Vous êtes jolie, jolie... murmura-t-il.

— Moins que ma marraine, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce n'est pas la même chose. Vous êtes une fleur qui s'éveille... Comme je serais heureux si je pouvais toujours rester ici, près de vous ! Annie ! C'est un nom que je prononcerai longtemps, toujours, peut-être...

— Jusqu'au jour où un autre viendra à vos lèvres...

Il lui prit la taille, l'attira tout contre lui et la brûla d'un long baiser. Alors, Annie Nollet sombra dans un vertige et, dans le bourdonnement de ses tempes, elle entendait la voix de sa marraine lui recommander : « Lorsque le lieutenant Jarlaud viendra, ne t'attarde pas avec lui. » Mais comment résister à l'enchantement ? Comment renoncer à une griserie insoupçonnée, même aux heures des plus ardents des rêves ? Cependant, Annie eut la force de murmurer :

— C'est mal ce que nous faisons là...

S'il s'était repris, elle aurait souffert d'une déception cruelle.

— Annie ! Ma petite Annie ! murmura-t-il.

Elle demanda :

— Vous, comment vous appelez-vous ?

— Albert, C'est moins doux qu'Annie.

— J'aime ce nom, assura-t-elle.

Une pensée, qui était une crainte, traversa l'esprit de l'officier. Si la tante allait revenir...

Il proposa :

— Voulez-vous que nous rangions toutes choses ? Il est peut-être l'heure où vous avez accoutumé d'aller dormir ?

Elle se leva à regret, prit les tasses, les soucoupes, le sucrier, et les emporta, cependant qu'il allait remettre le guéridon à sa place. Quand ce fut fait :

— Je vous souhaiterai le bonsoir tout à l'heure, là-haut, dit Albert Jarlaud.

Annie n'eut pas un mot de protestation, ferma la porte et monta derrière lui. Sans s'arrêter dans le couloir, il regagna sa chambre, et Annie, quand elle fut dans la sienne, murmura :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! S'il allait venir ici ! Elle ferma sa porte et poussa le verrou. Quelques instants plus tard, alors qu'elle n'était plus revêtue que d'un saut-de-lit, elle entendit frapper discrètement. Son cœur se mit à battre en tumulte. L'appel se renouvela et elle entendit son nom :

— Annie !

Alors, n'ayant plus le contrôle de sa volonté, ivre déjà des joies interdites, pareille à une automate, elle alla ouvrir, et il entra.

.

Quand elle s'éveilla le lendemain, le passant avait repris sa route, et de la folle ivresse d'un soir il ne restait plus en elle qu'une souillure, une souffrance qui allait peser sur son destin.

Le remords, qui ne s'était point manifesté dans un sommeil plein de béatitude, se dressa soudain et enfonça ses dards dans l'âme de la folle amoureuse.

— Ah ! s'écria-t-elle, je suis perdue, perdue à tout jamais !

Elle joignit les mains pour prier, mais il lui sembla que Dieu rejetait ses prières. Elle entendit une voix qui lui criait : « Tu es maudite ! Tu es

damnée ! »

Alors, elle fondit en larmes et se désola sur le lit où elle avait connu l'âpreté de la première ivresse. Des sanglots la secouaient.

— Misérable ! Je suis une misérable ! s'écriait-elle.

Elle s'accusait seule, n'ayant pas un mot de reproche pour l'homme qui avait surpris sa jeunesse, pour celui qui était le plus grand coupable des deux.

Soudain, elle crut entendre des pas. Une peur folle la saisit. Si sa tante allait la surprendre dans l'état où elle se trouvait ! Quel affreux drame !

Elle s'était trompée. Le bruit de pas n'avait été qu'imaginaire. Mais elle voulut éviter le danger qu'elle avait frôlé et, pour que Blanche ne s'aperçût de rien, Annie se leva, passa dans le cabinet de toilette et répara tant bien que mal les ravages que la crise avait faits sur ses traits bouleversés.

III. — LA CONFESSION

Lorsque, vers le milieu de la matinée, Blanche Nollet rentra chez elle, elle était beaucoup trop profondément bouleversée par la mort de son amie pour remarquer le désarroi de sa filleule. De bonne heure, elle avait entendu partir le régiment et elle n'avait, pour sa part, éprouvé qu'un peu d'amertume à la pensée qu'elle ne reverrait plus le lieutenant Jarlaud. C'était un rêve, un rêve de plus, qui était mort.

Quant à Annie, elle portait maintenant comme une croix le souvenir de sa faute. Elle avait espéré qu'au moment de son départ, le lieutenant Jarlaud, son amant d'un soir, viendrait lui dire qu'il ne tarderait pas à revenir demander sa main, ou qu'elle trouverait un billet par lequel il s'engageait à en faire sa femme.

Peut-être allait-il écrire bientôt ?

Il écrivit. Ce ne fut qu'une pauvre carte par laquelle il exprimait ses remerciements pour l'accueil qu'il avait reçu. Alors, la pauvre enfant comprit que tout était fini et elle souffrit au plus profond de sa chair et de son âme. Ah ! comme M^{lle} Bonnin avait eu raison ! Mais il était, hélas, trop tard !

Une peur terrible s'empara d'Annie : si elle allait un jour constater qu'elle était enceinte ! Alors, elle passa ses nuits à pleurer, ne mangea plus, et sombra dans une telle mélancolie que sa tante s'alarma.

Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle.

Pouvait-elle, Annie, révéler ce qui s'était passé ? Elle se borna à avouer qu'elle s'était éprise de l'officier et qu'elle souffrait en son cœur d'une amère déconvenue.

— Ma pauvre petite enfant ! compatit Blanche. Si tu te laisses ainsi prendre à l'amour, comme tu vas souffrir !

Mais le lieutenant Jarlaud est trop peu resté près de nous pour que ton sentiment soit bien profond. Et puis, dis-toi qu'il était ton aîné de bien près de dix années et que tu n'étais pour lui rien qu'une petite fille. Comment aurait-il pu songer à devenir ton mari ? Tu n'as que dix-huit ans et tu es assez jolie pour qu'un jour prochain tu sois remarquée par un garçon à qui tu t'attacheras par des liens autrement solides. Ah ! si, comme moi, tu étais une vieille fille sans espoir !...

Ce qu'avait tant redouté Annie ne devait pas, heureusement, se réaliser, mais si son aberration devait être sans conséquences graves, elle la condamnait pourtant à ne plus jamais accepter de devenir la femme d'un autre, puisque sa chair était désormais souillée.

« Ainsi, pensait-elle, me voici destinée à mourir vieille fille ! Et si je dois succomber à la tentation, ne connaître que des amours sans lendemain ! »

La crainte d'un tel destin la rongait, en dépit de tous les efforts qu'elle faisait pour retrouver son équilibre, et le mal était si grave que sa marraine dut faire appel au médecin. Lorsque celui-ci connut la cause d'un tel dépérissement :

— Il faut de la distraction, ordonna-t-il ; il faut fuir la solitude. Que cette enfant sorte le plus possible, qu'elle se mêle aux jeunes gens de son âge et qu'elle cherche dans le sport un dérivatif qui lui sera salutaire.

Alors, M^{lle} Nollet pensa à de vieux amis qu'elle avait un peu délaissés, mais dont l'affection était sûre. Ils habitaient un village des Alpes, à quelque vingt ou vingt-cinq lieues de Grenoble, dans une région où les excursions constituaient le meilleur sport qu'on pût pratiquer. La famille comprenait, au surplus, deux jeunes filles qui devaient avoir, à deux ou trois années près, l'âge d'Annie.

Quoique la saison fût avancée, Blanche n'hésita pas à écrire pour demander une hospitalité qu'on ne manquerait pas de lui donner. Son espérance ne fut pas déçue, et, huit jours après avoir écrit, elle recevait la plus aimable des réponses. Alors, elle fit part à Annie de son projet et eut la joie de la voir accepter.

Elles partirent vers le milieu de septembre, sous un ciel qui laissait espérer encore de beaux jours. L'accueil qui leur fut fait les réconforta l'une

et l'autre, et Blanche ne douta pas que sa filleule trouverait là en peu de jours l'oubli de son chagrin.

En fait, grâce à la gaieté de Geneviève et de Marthe Ancelin, grâce aux distractions que les jeunes filles ne cessaient de prodiguer à leur compagne, grâce aux soins dont on l'entourait, Annie parut se dégager de son tourment et elle accepta d'aller danser au château, où les demoiselles Ancelin étaient reçues et dont les propriétaires, M^{me} et M. de Mermont, avaient deux fils, âgés respectivement de vingt et vingt-quatre ans.

La beauté d'Annie Nollet n'allait pas tarder d'impressionner l'aîné qui, ayant fini depuis deux ans des études d'agriculture, avait été destiné par ses parents à prendre la direction de l'exploitation des terres dont la famille tirait de gros profits.

Encore que ni Geneviève ni Marthe fussent laides, Jean de Mermont n'avait éprouvé pour elles aucun penchant. Peut-être parce qu'il les avait connues dès leur plus tendre enfance et qu'il les avait toujours regardées d'un œil fraternel ? L'amour ne se commande pas et il a ses mystères.

Dès la première danse qu'Annie fit avec lui, elle devina qu'elle ne tarderait point à recevoir sa déclaration. Elle n'éprouva de cette découverte aucune joie et, au contraire, elle souffrit un peu. Entre elle et Jean de Mermont il y avait le souvenir de l'autre, le fossé de la faute irréparable qu'elle avait commise, la servitude à quoi elle était condamnée.

Mais s'il n'y avait pas eu tout cela, aurait-elle pu aimer ce garçon qui, s'il était d'une parfaite éducation, n'avait pas été, physiquement, gâté par la nature ? Non qu'il fût laid, mais son visage était sans expression et, tout noble qu'il fût, il portait la marque de la terre.

Georges, le plus jeune, était mieux fait et plus charmant que lui. Mais, à vingt ans, il n'était encore qu'un gamin, et, s'il s'amusait volontiers, il ne devait, pour l'instant, être guère préoccupé que de ses études.

Ce qu'Annie avait prévu se réalisa au cours d'une excursion.

Les trois jeunes filles et les deux garçons étaient partis de grand matin pour tenter l'ascension d'un sommet qui atteignait bien près de deux mille mètres, et il avait été entendu qu'on coucherait dans un refuge situé un peu plus bas, pour ne redescendre que le lendemain.

Si les quatre jeunes gens étaient entraînés, Annie n'avait guère l'habitude de la marche en montagne, et, arrivée au chalet, elle dut renoncer à aller plus haut. Ne voulant pas priver ses compagnons du plaisir qu'ils s'étaient promis d'atteindre la cime, elle déclara qu'elle les attendrait et qu'à leur retour ils trouveraient, tout prêt à être mangé, le repas qu'elle allait préparer.

Jean se refusa à la laisser seule. Il trouvait, dans son renoncement à aller jusqu'au bout, l'occasion inespérée de lui parler sans témoin.

— Eh bien ! nous resterons tous, déclara Geneviève.

— Vous voulez donc me donner le regret d'avoir été pour vous un trouble-fête ? Allez mes amis, poursuivez votre ascension, et vous aussi, Jean, si vous ne voulez pas que j'aie de la peine.

Mais il insista si bien qu'Annie accepta sa compagnie et que les autres durent comprendre qu'il tenait à les voir s'éloigner. Avant de se remettre en marche, Georges consulta sa montre.

— Nous serons de retour vers dix-huit heures, dit-il. Que la cuisinière se distingue, car nous aurons une faim de loup ! Vous savez qu'il y a au programme des saucisses grillées et une omelette.

— Je vous promets surtout, répondit Annie en riant, de réussir le poulet froid !

Elle demeura seule avec Jean et ils s'assirent côte à côte, au pied d'un rocher que le soleil frappait encore de ses rayons.

— Ah ! dit Jean sans chercher le moindre détour, comme vous avez bien fait d'être lasse !

— Mais je ne l'ai pas fait exprès, je vous assure ! Pourquoi cela ?

— Parce que nous sommes enfin seuls et que j'ai quelque chose à vous dire.

Le cœur d'Annie se serra, et elle pâlit.

— Quelque chose que les autres ne peuvent pas entendre ?

— Ils l'entendront après, si vous voulez. Voilà : je vous aime.

— Eh bien ! dit-elle, vous n'êtes pas difficile, réellement. Une jeune fille qui ne peut même pas aller jusqu'en haut d'une montagne ! Et puis, vous savez que je suis venue ici avec ma marraine parce que j'étais triste et que

je suis souffrante. Mais voyons ! il y a Geneviève, et Marthe, Jean ! Elles valent tellement mieux que moi !

— C'est vous que j'aime, dit-il. Je ne me suis pas demandé si elles valent mieux que vous parce que je n'ai jamais pensé à elles comme je pense à vous depuis que je vous ai vue. Ce que je sais seulement, c'est que si vous consentiez à devenir ma femme, je serais infiniment heureux.

— Vous êtes riche et je suis pauvre.

— Vous êtes riche de grâce et de beauté. L'argent... je crois que j'en aurai assez pour n'en demander à personne... surtout pas à celle que j'épouserai, Annie, voulez-vous être ma femme ?

Annie ferma les yeux et il la vit souffrir. Il demanda :

— Peut-être êtes-vous fiancée, déjà ? Peut-être en aimez-vous un autre ?

— Supposez, répondit Annie, très mal à l'aise, que j'aie fait le serment de ne pas me marier.

— À dix-huit ans ! Fantaisie de petite fille... ou chagrin d'amour — déjà ?

— Si c'était un chagrin d'amour ?

— Je vous dirais que la chanson ment et que « ça me dure pas toute la vie ».

— Ainsi, en refusant de devenir votre femme, je ne vous ferai pas souffrir toujours, toujours ?

— Non ! Mais je souffrirais assez et assez longtemps pour que vous ayez pitié de moi.

Annie ne répondit plus. Elle n'avait point aimé le lieutenant Jarlaud, à qui elle s'était donnée, poussée par le démon qui a toujours tant fait souffrir les hommes et les femmes. Elle n'aimait pas davantage ce garçon loyal vers qui rien ne l'attirait. Peut-être, s'il était venu le premier, encore qu'il ne fût en rien comparable à son séducteur, aurait-elle pu s'attacher à lui de toute son âme ? Mais il était trop tard, et, après avoir commis une très lourde faute, elle ne pouvait pas charger sa conscience d'un crime. Car c'eût été un crime que de livrer à Jean de Mermont un corps qu'un autre avait étreint.

Jean regardait Annie qui fermait les yeux et baissait la tête. Qu'y avait-il derrière ce front qui paraissait si pur ? Il se rapprocha d'elle et lui prit une main.

— Annie ? appela-t-il.

Elle rouvrit les yeux, parut sortir d'un songe.

— Jean, mon ami !

— Je vous aime. Aimez-moi !

Elle le regarda alors au fond des yeux et, se raidissant, elle jeta :

— Si je vous disais que j'ai appartenu à un autre ?

Il cria :

— Ce n'est pas vrai ! Ce ne peut pas être vrai !

— C'est vrai, dit-elle simplement.

Alors il appuya ses deux mains sur son cœur et, la gorge serrée, il murmura :

— Que je suis malheureux ! Que je suis malheureux !

Annie se leva.

— Je vais, dit-elle, sortir des sacs les victuailles. Tout à l'heure, Jean, mon ami, vous irez chercher du bois mort, voulez-vous ?

Il parut ne pas entendre. La révélation l'avait frappé comme d'un coup de massue. Quant à elle, elle se sentait soulagée. Elle croyait désormais avoir la certitude qu'elle ne tromperait personne et qu'elle serait seule à subir sa honte. Non, elle ne se marierait jamais. Elle ne goûterait plus une seule fois à la coupe de volupté qui, une heure, l'avait enchantée.

Secouant son accablement :

— Allons, Jean, voulez-vous aller chercher du bois ? redemanda-t-elle.

Il la regarda et douta. Lui avait-elle bien dit la vérité ? N'était-ce pas pour se débarrasser de lui, d'un seul coup, qu'elle lui avait fait un aussi brutal aveu ? Il vint lui prendre la main et, d'une voix qui tremblait :

— Pourquoi, demanda-t-il, m'avez-vous fait ce mensonge ?

Un instant, Annie fut tentée de se reprendre et d'inventer un mensonge, cette fois, pour revenir sur sa déclaration. Elle pouvait dire : « Je ne veux pas me marier et j'ai voulu couper court. » C'était peut-être, sinon le bonheur, la paix qu'elle pouvait retrouver. Sa conscience gronda : « Ne t'es-tu pas déjà assez mal conduite ? »

Alors, elle regarda Jean, bien en face et, d'une voix ferme :

— Jean, prononça-t-elle, je vous ai dit la vérité !

Il s'éloigna pour aller chercher du bois, et Annie essuya deux larmes.

IV. — COUP DE THÉÂTRE.

La révélation si inattendue, si brutale d'Annie avait porté au cœur de Jean de Mermont un coup sérieux et, s'il s'était efforcé de faire bon visage au cours du dîner qui avait réuni les cinq jeunes gens dans le refuge, il avait passé une nuit de torture.

Ainsi, cette jeune fille qu'il avait crue si pure, si parfaite, s'était déjà donnée ! À dix-huit ans, elle avait connu les joies de l'amour sans être mariée ! Ainsi était-elle comparable à celles qui font commerce de leurs charmes !

« Eh bien ! se dit Jean, s'il en est ainsi, pourquoi n'obtiendrais-je pas, moi aussi, ce que d'autres ont obtenu ? » Mais aussitôt il rougit d'une telle pensée et il se renferma dans sa souffrance.

La bande, au matin, se réveilla et, tout de suite, des éclats de rire fusèrent, Jean et Annie montrèrent un front soucieux et gardèrent un tel mutisme que Georges demanda :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a... vous deux ?

— Parbleu, s'écria Geneviève, tu vois bien qu'ils sont amoureux l'un de l'autre ! Voilà ce que c'est de les avoir laissés seuls, hier soir !

— Tais-toi ! ordonna Jean.

Le retour fut assombri par le nuage qui obscurcissait les regards du malheureux amoureux et ceux d'Annie. Mais ça s'arrangerait, en fin de compte, et avant même qu'on eût regagné le château, la gaieté des trois autres avait repris ses droits.

Jean de Mermont, cependant, ne se montra plus de la journée. Il était allé se réfugier dans les bois et, seul dans le silence, il s'était mis à méditer sous le lancinement de sa souffrance.

Et d'abord, était-il vrai qu'Annie Nollet se fut donnée ? N'avait-elle pas fait une fausse révélation pour l'éprouver, pour couper court à un flirt, une idylle à quoi elle ne voulait pas se prêter, parce qu'il n'était pas assez beau garçon ou qu'il n'était rien qu'un paysan, en somme ?

Mais à supposer qu'elle eût dit vrai, dans quelles circonstances s'était-elle donnée, et pourquoi ne s'était-elle pas mariée ?

Jean murmura :

« Je ne sais rien, rien qu'un fait brutal, et je l'ai déjà condamnée ! N'était-elle pas fiancée, et son fiancé n'est-il pas mort ? Certes, elle a pu, dans un instant de faiblesse, accepter les caresses d'un garçon qui l'aimait, qui lui avait fait serment de l'épouser et qui, séparé d'elle, soit par la mort ou par des événements insurmontables, n'a pu tenir sa promesse. Combien de jeunes filles, combien de jeunes un jour pour l'Allemagne et ne sont plus revenus ? Ah ! il faut que je sache, et Annie ne refusera pas de me dire la vérité, toute la vérité, aussi cruelle qu'elle puisse être ! L'aveu qu'elle m'a fait témoigne d'une très grande droiture. Ce soir ou demain, je saurai... »

Un peu plus tard, il se dit :

« Peut-être est-elle plus fautive que je ne le suppose et sa faute n'a pas les excuses que je lui trouvais ? Mais qui donc est le plus coupable, de l'homme qui surprend les sens d'une jeune fille ou d'une femme mariée pour en faire sa maîtresse d'une heure ou de celle qui se laisse aller à l'écouter ? »

Il conclut :

« Puis-je la condamner, renoncer à ce que je crois être mon bonheur sans l'avoir entendue ? »

Et il décida de revoir Annie, seul à seule, et de l'interroger jusqu'à ce qu'il connût toute la vérité. L'occasion d'un tête-à-tête lui fut fournie le lendemain et il la saisit avec empressement. »

— Annie, lui dit-il, vous m'avez fait une révélation qui m'a torturé pendant bien des heures, mais j'ai, depuis, retrouvé tout mon sang-froid et je suis descendu tout au fond de mon cœur. Je peux vous affirmer que je vous aime encore, que je vous aime assez pour vous épouser... malgré tout.

Annie secoua la tête.

— Pourquoi revenir là-dessus, mon ami ? Vous me faites souffrir et vous souffrez vous-même, Mais à supposer que vous soyez disposé à faire un geste devant lequel bien des hommes, sans doute, hésiteraient, j'ai la certitude qu'un jour, tôt ou tard, vous me reprocherez ma faute. J'aurais pu ne rien vous dire, vous tromper par mon silence. Vous auriez peut-être été heureux ; moi, pas. Maintenant, nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre.

Jean insista :

— Vous avez vraiment été la maîtresse d'un homme ? Vous l'aimiez ?

— Non ! Un instant de folie. J'ai été surprise. Un instant, vous dis-je. Ça n'a pas eu de lendemain.

— Et le rustre qui a abusé de votre faiblesse, de votre ignorance, est-ce que vous pensez encore à lui ?

— J'y pense... pour le mépriser, le haïr.

— Ainsi, Annie, cette faute que vous avez commise... avant, maintenant que vous savez la torture qu'elle vous fait subir, vous n'y retomberiez... après, pour rien au monde ?

— Si je devais me marier un jour, je sais bien que je resterais fidèle à mon mari ; mais je ne me marierai pas.

— Vous m'épouserez, Annie, parce que je vous aime et que la tache du passé ne saurait troubler la lumière du bonheur que j'espère de vous. J'ai beaucoup et profondément réfléchi, et je ne parle pas à la légère. Je suis sûr de moi.

— Vous le croyez parce que, comme l'autre, vous me désirez. Plus tard, vous m'en voudrez.

— Un homme qui épouse une veuve saurait-il lui reprocher de n'avoir pas reçu ses premiers baisers ? Or à vous êtes une veuve, Annie, puisque vous ne voudrez plus revoir jamais celui qui a abusé de vous. Ah ! pitié, entendez-moi. Réfléchissez, vous aussi, Voyez ce que je vous offre. Un amour très grand, n'est-ce pas ?

— Ah ! Jean, comme vous me bouleversez ! Si j'étais sûre, si j'étais sûre. Mais si j'acceptais, toujours je me dirais que je n'étais pas digne de votre sacrifice. Notre vie, que va-t-elle pouvoir bien être, dites ? Ah ! mais pourquoi n'épousez-vous pas Marthe ou Geneviève ?

— Si j'en avais aimé une et qu'elle m'eût aimé, je l'aurais épousée. Ce sont deux sœurs, pour moi. C'est vous que j'aime, et pas une autre. Vous me donnerez votre réponse demain, n'est-ce pas ? Demain vous me direz : « Je consens à devenir votre femme. » Et il y aura un grand heureux.

— Je vous répondrai demain, dit Annie.

Quand elle fut seule, le soir, dans son lit, elle entra dans une méditation douloureuse. Et d'abord avait-elle la certitude que le passant était bien mort dans son cœur ? Cela, oui. Mais aimait-elle, pouvait-elle aimer Jean de Mermont ? Certes, il n'était pas un bel homme, mais il se montrait si doux, si loyal, que tôt ou tard elle lui donnerait entièrement son cœur. Si elle refusait, il lui faudrait supporter d'autres luttes, faire de nouveau la cruelle révélation. Alors elle resterait vieille fille ? Eh bien ! même si une jalousie rétrospective devait un jour éloigner d'elle ce garçon qui la suppliait, elle n'aurait rien à se reprocher. Il y avait tout de même une chance pour qu'elle fût heureuse. Alors, pourquoi pas ?

Jean s'ingénia à la revoir seule. Il y parvint deux jours plus tard et, tout tremblant, il demanda :

— Votre réponse, Annie ?

— Je serai votre femme, dit-elle.

Ah ! comme il fut heureux ! Il la pressa dans ses bras et la remercia du plus profond de son cœur épanoui.

Alors les choses allèrent vite, Annie Nollet, qui avait fait sur la famille de Mermont une excellente impression, fut agréée avec une joie non dissimulée, et Blanche, qui n'espérait point pour sa filleule un tel honneur, se montra ravie.

Elle demanda à la famille de son futur neveu à quelle date elle comptait fixer le mariage.

— Mais le plus tôt possible ! répondit M^{me} de Mermont. Attendre ? Pourquoi ?

— Il y a le trousseau à préparer.

— Le trousseau ! Pour ce qu'on peut espérer de trouver dans les temps que nous traversons ! Allez, allez, il y a, Dieu merci, dans nos armoires

assez de linge pour que nos enfants n'aient pas à s'inquiéter. Voyons, voulez-vous dans un mois, dans deux mois ?

— Si tôt !

— Nous ne vous séparerons pas de votre filleule, car cette vieille maison sera la vôtre, désormais. Vous y viendrez quand vous voudrez ; vous y resterez aussi longtemps qu'il vous plaira. Voyons, les jeunes gens, êtes-vous de mon avis ?

Annie sourit et Jean partit d'un joyeux éclat de rire :

— Si vous croyez, mère, que je vais faire opposition ! dit-il.

Les choses étant ainsi réglées, les demoiselles Nollet rentrèrent chez elles pour y faire d'indispensables préparatifs. Il avait été décidé que Jean viendrait une quinzaine de jours plus tard pour les ramener au château où aurait lieu le mariage.

Annie avait retrouvé toute sa sérénité et, libérée vis-à-vis de Jean de son lourd secret, elle pouvait vraiment espérer l'oubli définitif qui lui apporterait l'apaisement et le bonheur, qu'elle avait crus perdus à tout jamais.

Vers le milieu d'octobre, Jean de Mermont débarqua un soir du train. Il n'avait pas prévu. À la joie que marqua Annie de le revoir il ne douta plus que l'amour avait fait son œuvre. Pouvait-il imaginer qu'il allait soudain tellement souffrir ?

Le mariage devait être célébré le 30 octobre et il avait été entendu qu'il aurait lieu sans appareil. Seuls y assisteraient la famille, Marthe et Geneviève, et un ami de Jean.

La famille ! Il était un nom qu'on n'avait pas prononcé parce qu'on ne le prononçait plus depuis longtemps au château.

Si M^{me} de Mermont espérait secrètement que celui qui le portait consentirait à répondre à son invitation, M. de Mermont, Jean et Georges, se souciaient peu de le voir. Quel sadisme le poussa à revenir dans cette maison où il n'avait plus mis les pieds depuis de nombreuses années ?

Lui, qui aurait dû s'abstenir, se terrer, il arriva la veille au soir, frappa à la porte qu'on avait dû, jadis, lui interdire, et entra — comme le Malheur.

Annie pâlit intensément et Blanche n'en put croire ses yeux tout d'abord, Seule, M^{me} de Mermont ouvrit ses bras à l'enfant prodigue, cependant que son mari et ses deux fils demeuraient figés. Elle présenta :

— Mon fils aîné, le lieutenant Albert Jarlaud.

Jarlaud s'avança vers Annie et, s'inclinant :

— Je vous fais mes compliments, mademoiselle.

Puis il prit la main que Blanche lui tendait et, l'ayant pressée, il se tourna vers M. de Mermont, qu'il salua.

— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, dit-il, mais j'ai eu la faveur de connaître les demoiselles Nollet au cours de nos récentes manœuvres et, répondant à l'invitation de ma mère, j'ai cru devoir venir leur exprimer mes compliments et mes vœux.

À peine avait-il achevé qu'un cri s'éleva. Annie s'écroulait sur le parquet. Alors, les regards d'Albert Jarlaud rencontrèrent ceux de Jean et il y vit luire la haine. Jean de Mermont savait maintenant que son demi-frère avait été l'amant de celle qu'il allait épouser.

Ainsi, ce garçon que sa mère avait eu de son premier mari, ce dévoyé qu'on avait dû chasser de la famille et qui s'était engagé pour faire, comme on dit, une fin, cet Albert Jarlaud dont on ne parlait plus au foyer et dont la maman même taisait le nom au plus profond d'elle-même, avait commis ce crime de surprendre les sens d'une jeune fille, et de celle-là même au bonheur de qui, lui, Jean de Mermont, s'était promis de se vouer ?

Peut-être, s'il avait eu une arme dans les mains, Jean l'aurait-il abattu comme une bête sauvage. Fort heureusement, il n'était pas armé.

Cependant, les assistants s'étaient précipités, angoissés, vers Annie, à cent lieues d'imaginer — sauf Blanche Nollet peut-être — le drame formidable qui venait de se nouer.

Le lieutenant Jarlaud ne savait quelle contenance tenir. S'il n'éprouvait encore aucun remords il subissait une lourde gêne. Ne pouvant plus supporter les regards de Jean, il se détourna et se retira.

V. — LES DEUX FRÈRES

Annie était maintenant couchée sous la garde de sa tante, M^{me} de Mermont, qui était demeurée auprès d'elle pour lui donner des soins, venait de redescendre après l'avoir vue sortir de son long évanouissement. Elle retrouva son mari et ses trois fils : Albert, qu'elle avait eu d'un premier lit, Jean et Georges. Un lourd malaise pesait. Non point seulement à cause du dramatique incident, mais parce que la présence d'Albert Jarlaud pesait lourdement sur cette maison qui, avant sa venue, était toute à la joie.

Albert Jarlaud n'avait point pardonné à sa mère de s'être remariée et le ressentiment qu'il avait éprouvé tout jeune encore en avait fait un mauvais garçon. Aussitôt qu'il eut l'âge de se diriger seul, il partit en faisant claquer les portes, et si sa mère avait souffert de ce coup de tête, elle devait souffrir bien davantage des écarts auxquels, par la suite, il se livra.

Un mauvais garçon ? Non, peut-être. Mais un aigri qui devenait capable de grandes choses et, aussi, de tout ce qu'on pouvait redouter.

S'il avait gardé pour sa mère un culte certain, il ne pouvait souffrir ni son beau-père ni ses frères, et pendant de longues années, on n'eut plus de nouvelles de lui.

Sa vaillance à la guerre l'avait réhabilité aux yeux de tous, mais il demeurait hostile à cette famille qui n'était pas la sienne et il ne revint plus dans la maison qu'il avait quittée, au foyer dont il s'était lui-même exclu.

M^{me} de Mermont lui prit le bras :

— Que s'est-il donc passé ? lui demanda-t-elle.

Albert Jarlaud feignit d'être étonné.

— Mais mère, je ne sais pas !

Il fallut se mettre à table.

« Pourquoi donc, se demandait M. de Mermont qui était un excellent homme, pourquoi donc l'a-t-elle invité ? Pourquoi son arrivée a-t-elle déclenché ce drame ? »

Mais il garda secrètes ses pensées et le dîner se déroula dans une atmosphère de malaise et un silence pesant. Jean, lui, savait... Il se taisait, rongant son frein, pour ne point peiner sa mère. Quand il en aurait l'occasion, il parlerait.

Aussitôt que la table fut desservie, M. de Mermont et ses deux fils se retirèrent, et la mère resta seule avec son enfant, qu'elle avait prié d'assister au mariage de Jean pour tenter de réconcilier le foyer désuni.

— Maintenant, dit-elle, tu vas m'expliquer...

— Oh ! c'est si peu de chose, dit-il. Il y a quelques semaines, alors que mon régiment était en manœuvres, j'ai reçu un billet de logement qui m'a fait l'hôte des demoiselles Nollet. La petite Annie s'est éprise de moi et, parce qu'elle est jolie, je n'ai pu m'empêcher de lui faire la cour.

— La cour... C'est tout ?

Albert mentit.

— Oui, mère, je vous assure. Elle a dû prendre cela au sérieux et, quand elle m'a vu, elle n'a pu vaincre son émoi.

— Je t'avais révélé son nom, dans ma lettre. Pourquoi es-tu venu ?

— Pouvais-je prévoir qu'elle avait pris notre badinage au sérieux ? Mais rassurez-vous ! Je vais m'en aller et il n'y aura plus de trouble-fête.

— Il y aura, dit gravement M^{me} de Mermont, cette émotion, cet évanouissement d'Annie, et les suppositions que ton frère pourra faire.

Albert Jarlaud haussa les épaules dans un geste qui signifiait : « Que voulez-vous ? Je n'y peux rien ! »

Cependant, dans sa chambre, Annie devait maintenant donner à sa marraine une explication qui n'était point tout à fait l'expression de la réalité :

— Oui... le lieutenant Jarlaud avait fait sur moi une impression profonde. Comme sur toi, marraine, n'est-ce pas ?

— Ah ! ça...

— Oui, oui, ne proteste pas ! J'ai bien vu comme tu le regardais, et combien, par instants, tu étais troublée. Dis, marraine, ne te mens pas à toi-même.

Alors, Blanche fut bien obligée de reconnaître la vérité :

— Eh bien ! j'ai trente ans, moi ; je ne suis plus une petite fille, et je crois bien que le lieutenant Jarlaud doit avoir bien près de mon âge. Il m'était permis de m'éprendre de lui ; toi, non.

— Comme si on pouvait commander à son cœur ! Quand il est parti, j'ai pleuré, sans en rien dire, et si tu ne l'as pas remarqué, c'est à cause de la mort de M^{lle} Bonnin qui te peinait tellement. Et si j'ai été souffrante, c'est à cause de ce départ, de cet abandon.

— De cet abandon ! Jarlaud t'avait-il fait des promesses ? C'est le soir où j'ai été absente, n'est-ce pas ? Annie, mon enfant, tu ne dis pas toute la vérité.

— Je te jure, marraine...

Mais la protestation était molle, l'attitude très embarrassée. Certes, Blanche Nollet n'allait pas jusqu'à imaginer le pire, mais elle ne pouvait point douter qu'il y avait eu quelque chose de plus grave qu'un simple badinage. Elle demanda :

— Et maintenant ? Que reste-t-il en toi de cette pauvre aventure ? Peux-tu encore épouser Jean ?

Annie marqua une hésitation. Elle baissa les yeux et répondit :

— Je redoute de toujours penser à son frère. Non, il faut partir, marraine, Jean me pardonnera.

Et, les yeux pleins de larmes, elle le plaignit :

— Pauvre Jean ! Il est si bon ! Il doit déjà être torturé. Ah ! l'amour... Quelle chose terrible, marraine...

Jean de Mermont, qui était sorti, errait en pleine nuit dans les bois. Le choc qu'il avait reçu était terrible. Certes, il avait, au cours d'un long débat intérieur, accepté d'épouser celle qui ne pouvait pas lui donner la fleur de sa

jeunesse, mais qui avait eu la droiture de le lui dire. Mais que son séducteur eût été son demi-frère, cet Albert qui n'avait jamais voulu fraterniser, qui avait fait pleurer la maman tant de fois et failli déshonorer la famille... Oui, il eût accepté, Jean, d'être le mari d'Annie à condition de ne pas connaître celui qui avait été son amant d'un soir. Pouvait-il aller plus loin dans son sacrifice lorsque cet amant était Albert Jarlaud ?

Il allait, sans savoir où, courbé sous le poids de sa peine immense. Il gémissait :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Quelle souffrance !

S'il aimait encore Annie ? Ah ! oui. Parce que la gravité de sa faute — de son imprudence — ne se mesurait pas au nom de celui qui l'avait séduite. Il l'aimait et il ne pouvait plus l'épouser. Une colère grondait en lui qui le poussait à aller trouver Albert et à se livrer à des violences.

Mais la raison, le bon sens dont il avait toujours fait preuve revenaient.

Albert était coupable de quoi ? De n'avoir pas su maîtriser ses désirs et de s'être laissé aller à un acte de soudard ? Il avait fait la guerre, et comme tant d'autres, hélas ! il avait perdu tout sens moral, lui qui en avait déjà si peu à perdre. Mais Annie s'était prêtée au jeu, sans aucun doute, et le crime d'Albert, en somme, n'était pas grand.

Alors, que fallait-il faire ? Épouser Annie ? C'était impossible. Rompre définitivement à la veille du mariage ? Cela allait faire scandale dans le pays. Demander à Albert qu'il réparât ? S'il n'aimait pas Annie, que pouvait-elle espérer d'une telle réparation ? Et comme on s'étonnerait, on se scandaliserait de voir soudain un fiancé se substituer à un autre !

La solution ? Il y en avait une seule... Mais qu'elle était donc tortionnaire, cette-solution-là !

L'heure nocturne passait. Bientôt le jour paraîtrait et, vers la fin de la matinée, les gens du château et ceux du village se presseraient à l'église pour voir les mariés.

— Allons, décida Jean de Mermont tout à coup, je l'aime assez pour la sauver du déshonneur public qui l'attend.

Il reprit la direction du château, y entra un peu après minuit et y trouva sa mère qui veillait, à l'attendre. Une grande inquiétude la bouleversait.

Quand elle l'entendit, elle se précipita vers lui, le prit dans ses bras et murmura :

— Ah ! j'ai eu peur, j'ai eu peur.

— Peur de quoi, maman ? *Je savais...* Je me suis interrogé dans la solitude. Annie ne dort certainement pas. Veux-tu aller lui demander si elle peut me recevoir ?

— Dis-moi d'abord ce qui s'est exactement passé.

M^{me} de Mermont avait volontairement appuyé sur le mot « exactement », mais Jean n'aurait pas eu besoin de cette insistance.

— Ton fils, dit-il, a été l'amant d'Annie. Un amant de la pire espèce. Celui qui abuse de l'innocence, de la crédulité d'une jeune fille pour en faire sa proie d'une nuit, en sachant bien qu'il ne l'épousera pas.

— Le malheureux !

— Le misérable, mère ! Ah ! je sais bien ! Tu ne peux pas arracher de ton cœur l'amour maternel qui est toujours prêt à tout pardonner ! Si c'était un autre, tu le jugerais sévèrement.

— Je condamne Albert, je te jure ! Mais toi ?... Pourquoi, sachant ce qui s'était passé, as-tu persisté à vouloir épouser cette jeune fille ?

— Je l'aimais. Elle était la victime d'un... pardonne-moi, maman, elle était la victime d'un mauvais garçon — j'allais dire d'un monstre. Elle a souffert par lui et elle souffre encore.

— Tu te sacrifies ?

— Et quand cela serait ? Un Mermont n'est pas un Jarlaud.

M^{me} de Mermont ne put arrêter un cri de protestation.

— Ah ! Jean, je t'en prie ! Épargne-moi !

Il baissa la tête et, bon comme il savait l'être :

— Pauvre maman, murmura-t-il.

Puis il se redressa pour demander :

— Veux-tu faire ce que je te demande ?

M^{me} de Mermont se dirigea vers la chambre où Annie se trouvait.

VI. — LE SACRIFICE

Annie avait revêtu une robe du soir et elle attendait, assise dans un fauteuil, très pâle. Elle n'avait plus rien à redouter, que de voir la tristesse de Jean. Si elle n'avait pas pu l'aimer encore elle éprouvait pour lui une réelle, une profonde amitié. Pauvre garçon ! Comme il devait être déchiré !

Des pas s'entendirent dans le couloir et on frappa à la porte, Blanche Nollet alla ouvrir.

— Jean... murmura-t-elle. Il faut pardonner à Annie.

— Oui, dit-il tout bas.

Il s'approcha du fauteuil, s'immobilisa et regarda avec compassion, avec douleur, celle qui était sa fiancée.

— Mon ami, dit Annie.

Puis elle regarda sa marraine et, répondant au souhait de Jean :

— Marraine, dit-elle, veux-tu nous laisser seuls, Jean et moi, pendant quelques instants ?

Blanche sortit, soulagée. Quand elle eut refermé la porte derrière elle, Jean s'assit.

— Annie, dit-il, depuis ce qui est arrivé, je suis passé par bien des émois et j'ai dû livrer un rude combat en moi-même. J'ai envisagé toutes les solutions qui pouvaient s'offrir. Êtes-vous disposée à épouser mon frère ?

Annie se récria :

— Ah ! cela, non, non, Jean !

— Je vous remercie. Il reste que nous sommes encore fiancés et que notre mariage doit se célébrer dans quelques heures.

— Notre mariage, Jean !...

— S'il ne se faisait point, il faudrait dire exactement pourquoi et je crois que vous seriez à tout jamais déshonorée aux yeux de mes parents et à ceux de votre tante.

— Oh ! que m'importe, maintenant ? Il me suffirait, si c'était encore possible, de garder votre amitié.

— Si ce mariage ne se faisait pas, poursuivit Jean, tous ceux du pays se demanderaient pourquoi et nous serions, vous et moi, en butte à la calomnie, ou à la médisance.

— Oh ! Jean, je n'hésiterai pas à prendre pour moi tous les torts, vous savez.

— Je ne veux pas cela, La solution... Je n'en vois qu'une et je vous la propose : nous allons nous marier quand même.

— Mais c'est impossible, Jean !

— Mon frère a commis une lourde faute ; je la répare.

— Je n'exige pas cela.

— Je vous avais donné ma parole.

— Je vous la rends.

— Jean de Mermont fut sur le point d'ajouter : « Et si je vous aimais encore, malgré tout ? » Mais il refoula cette parole. Il dit :

— Je vous propose de vous épouser. Je ne vous propose pas d'être votre mari. Vous ne comprenez pas, Annie ? Je sauverai votre honneur et celui de ma famille. Vous serez M^{me} de Mermont, mais... ce sera tout.

— Ainsi, vous pourrez vivre ailleurs votre vie, avoir une maîtresse ?

— Je n'ai pas songé à cela. Une maîtresse, non. D'ailleurs si nous devons habiter ici, comment voulez-vous que j'en aie une ? Mais il ne s'agit pas de cela. Ce qu'il faut, c'est éviter tout scandale. Nous ne serons que quatre à savoir : vous, ma mère, moi... et l'autre. Mais, l'autre, j'espère bien que nous ne le reverrons plus. Le temps presse, Annie. Voulez-vous, dans les conditions que je viens de vous dire, être ma femme — je vous demande pardon — voulez-vous être M^{me} Jean de Mermont ?

— Annie ferma les yeux, réfléchit quelques secondes. Elle souffrait beaucoup. Quand elle releva ses paupières, elle dit :

— C'est un sacrifice surhumain que vous faites.

— C'est mon affaire, à moi seul. Répondez-moi.

— Je vais prendre un nom dont je ne suis pas digne.

— Je vous l'offre.

Annie baissa la tête. Elle murmura :

— Merci, Jean ; je ferai ce que vous désirez. Je ne serai pas votre femme ; je serai votre esclave. Merci, vous êtes infiniment bon.

Un amour immense venait de naître en son cœur et en son âme. Si elle avait osé, elle se serait mise à genoux comme devant un dieu.

Mais elle n'ajouta rien. Il dit :

— Je crois que vous avez accepté la solution la plus raisonnable, la seule solution. Je vous remercie. À demain, Annie.

— À demain, Jean. Demain... Tout à l'heure... le jour de nos noces !

Jean se retira sans même lui avoir tendu la main. Mais quel effort pour demeurer ainsi impassible ! Car son amour n'était pas mort et, sous la cendre du rêve consumé, son désir brûlait encore.

Annie se recoucha après avoir dit à sa tante que tout s'était fort heureusement arrangé et que le mariage aurait lieu. Mais aussitôt qu'elle se trouva dans l'ombre, elle se mit à pleurer et à sangloter.

— Ah ! Jean, Jean !... gémit-elle. Pourquoi mon cœur se donne-t-il éperdument à vous dans l'heure même où vous ne pouvez plus l'accepter ?

Car, devant la magnanimité du malheureux garçon, devant son étonnant sacrifice, un amour incomparable venait soudain de flamber.

VII. — AMOUR...

Le lieutenant Albert Jarlaud était parti de très bonne à heure, comprenant enfin combien sa présence était odieuse, Et, lui absent, la maison s'était allégée d'un très lourd malaise.

Ah ! certes, la cérémonie qui aurait dû se dérouler dans l'allégresse ne devait guère être animée que par la gaieté peut-être un peu forcée de Georges de Mermont, de son ami, de Geneviève et de Marthe. Ceux qui ne savaient rien sentaient qu'il se passait quelque chose. Ceux qui savaient ignoraient jusqu'à quelle profondeur allait le drame.

Quant à Jean et à Annie, qui en étaient les héros, ils parvenaient, à force de volonté, à paraître à peu près heureux.

Ils partirent le soir pour leur voyage de noces. Ils allaient au supplice pour donner à tous le change jusqu'au bout.

Douze jours plus tard, ils étaient de retour.

— Mère, dit Jean, vous voudrez bien me faire aménager une chambre.

Elle le regarda, surprise, comprit et murmura :

— Pauvres enfants !

Il aurait pu répondre : « Les victimes de ton autre fils, mère. » Mais à quoi bon torturer cette maman qui avait déjà un si gros chagrin ?

Bah ! le temps passerait et, comme toujours, il cicatriserait les plaies.

Ni l'un ni l'autre ne se plaignait et Annie ne laissait pas passer une seule occasion de témoigner à Jean de son dévouement, de son affection, de sa reconnaissance.

Un soir, alors qu'elle pleurait doucement dans son lit, elle entendit gratter à la porte de sa chambre.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmura-t-elle éperdue. Serait-ce lui ?

Elle se leva et alla demander tout bas :

— Qui est là ?

— Moi, Jean, répondit-il.

Elle ouvrit, dans l'ombre, et il entra.

— Annie ! Mon Annie ! dit-il dans un souffle.

Elle se sentit enlevée, ferma les yeux, s'abandonna.

Elle aimait son mari de toute sa chair, de toute son âme.

ÉPILOGUE

Le lieutenant Jarlaud avait pris du service à la Légion étrangère, où il avait rendu ses galons et demandé à partir pour l'Indochine. Il s'y trouvait engagé depuis bientôt dix mois quand la nouvelle parvint à M^{me} de Mermont de sa mort.

La noble femme supporta vaillamment le coup.

— Il a expié, dit-elle à Jean et à Annie. Prions Dieu qu'il ne lui garde pas une trop grande rigueur de son forfait.

Un mois plus tard, on reçut au château une lettre. Le sergent Albert Jarlaud, décoré sur le champ de bataille, de la médaille militaire, l'avait écrite avant de mourir. Ils ne furent que trois à la lire : M^{me} de Mermont, Annie et Jean.

Albert Jarlaud disait :

Je vais mourir et je sens mon âme allégée. Pardon à tous ! Pardon à ma pauvre victime et à Jean ! Qu'ils soient heureux ! Je le souhaite du plus profond de moi-même. Adieu !

Jean enveloppa sa femme de ses bras. Elle portait dans son sein le fruit d'un amour aussi beau que tous les autres.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Bzhqc
- Tylwyth Eldar

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur